



*Tu as
bien fait
d'insister*

Catherine L.

CatherineL.

Tu as bien fait d'insister

© CatherineL., 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0075-4

Image générée par Librinova avec l'aide de l'Intelligence Artificielle

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

De la même autrice.

Les Jeux Sont Faits !... Ou Presque.

[The Bookedition]

Les Histoires d'Amour Finissent... En Général !

[The Bookedition]

L'Amour, Toujours et Encore...

[The Bookedition]

Sans Vous.

[Librinova]

Les Jeux Sont Faits... ou Presque (2023)

[Librinova]

Avant-Propos.

Bon, je vais être claire : dans ce livre, mon objectif n'est pas de soumettre qui que ce soit à quoi que ce soit. Je ne suis ni un gourou ni une prêtresse, ni une disciple de telle ou telle religion ou groupe. Moi qui aime ma liberté et qui n'aime pas mais alors pas du tout qu'on me dicte en qui ou en quoi je dois croire, ce serait la meilleure de toute si je faisais la même chose avec vous !

Non, pas d'inquiétude, chères lectrices et chers lecteurs, je n'essaierai pas de vous convaincre de vous rallier à ma cause. Ma cause ? Mais quelle cause ? Bon bref, vous aurez compris que vous pouvez lire sans vous soucier de mon intention : je n'en ai pas. Ou plutôt si : vous narrer mon histoire en tant qu'être humain banal à qui il est arrivé un événement extraordinaire qui a transformé sa vie, pour toujours.

Ma petite personne (1m68) n'a aucune importance dans cette histoire. Je ne suis pas autocentrée au point de me prendre pour une star qui écrirait sa biographie, non.

Vous me connaissez maintenant : mon naturel, mon franc-parler (écrire plutôt) et mon humour. Alors installez-vous confortablement et bonne aventure (jeu de mots !!).

Remerciements.

Merci à Nathalie qui m'a guidée et qui, indirectement – ou pas – a permis à l'évènement que j'ai cité dans mon avant-propos de se produire.

Merci Suzanne M. qui a su m'insuffler une énergie au bon moment.

Merci à mes proches, famille et amies qui, même inquiets, m'ont laissée aller jusqu'au bout de mon périple.

Merci à vous, lecteurs, lectrices et en rencontres pour nos moments de vie partagés.

Et je ne peux pas finir sans remercier le Ciel et mon « Big Boss d'Amour » comme je l'appelle affectueusement alors merci.

Amicalement (non, pas « Vôtre » : je ne suis ni Danny ni Brett), Catherine.

PARTIE UNE :
Avant octobre 2012.

Comme je suis née en octobre 1968, ça va être long, 44 ans, pensez donc ! Mais bon, si vous enlevez les 4 voire les 5 premières années dont je n'ai que de vagues souvenirs, déjà, on avance. Allez, plus que 39 ans ! De toute façon, je ne vais pas vous faire une description linéaire de ma vie : aucun intérêt, trop barbant.

Pour vous faire une idée, il faut plutôt vous imaginer la fillette puis la préadolescente entre 7 et 11 ans, rousse avec la coupe de la décennie 70-80 et avec les vêtements de la même époque : peut-être que la couleur dite « moutarde » est top tendance aujourd'hui, que les pattes d'éléphant, c'est « super cool » mais pas pour moi et je ne reviens même pas sur les sous-pulls synthétiques qui grattaient sans arrêt. Bon, revenons donc à la scène où la fillette ferme la porte de la maison familiale à clé, descend la rue qui mène à l'entrée du lotissement et marche environ 300 mètres pour se rendre tous les mercredis après-midi, comme sept autres camarades du lotissement, dans une grande et belle maison au bout d'une allée bordée de peupliers et fermée par un grand portail en fer forgé, chez Monsieur et Madame Fayeux que j'avais plaisir à retrouver pour deux raisons : rompre ma solitude (mes parents travaillaient, mes deux frères étaient je ne sais où et je n'avais pas d'amies) et le catéchisme. Résilients et guidés par leur foi, ce couple l'était. Ils avaient eu deux fils, tous les deux étaient nés avec la trisomie 21. À l'époque, cela voulait quasiment dire que leur vie était « fichue » mais en fait, quand j'y repense, ces deux jeunes hommes étaient comme des anges : je les aimais bien car ils avaient un sourire vrai d'enfant dans un corps d'adulte ; ils parlaient lentement, pas comme les autres adultes que je côtoyais. Bref, tout le monde s'asseyait autour de la grande table du salon et ouvrait son cahier et son livre de catéchisme. Madame Fayeux savait raconter, expliquer, illustrer par des exemples cette longue histoire qui sortait de l'ordinaire, il faut bien le dire. Au bout d'une heure environ, nous mangions notre goûter et après les « au revoir » qui rendaient malheureux les deux fils, nous rentrions chacun chez nous. Je ne peux pas me mettre à la place des autres et ne sais donc pas ce qu'ils ressentaient mais pour moi, lorsque je refermais la porte d'entrée de ma maison, j'avais un creux très désagréable dans le ventre. Le silence me pesait et j'avais peur, sans oublier l'envie de pleurer car je me retrouvais seule face au silence et à ma solitude. Quand je pense qu'aujourd'hui, j'aime le silence, il m'apaise : c'est tout de même incroyable : en même temps,

j'ai 40 ans de plus, cela doit jouer.

Mais revenons plutôt au jour où Madame Fayeux, après l'heure de catéchisme, nous a annoncé qu'elle arrêta. Sans doute avait-elle ses raisons mais cela m'a anéantie, non pas parce que ma « formation » n'était pas terminée mais à présent, le mercredi après-midi qui ressemblait à une récréation, une union ou encore un bien-être ne l'était plus. Maintenant, je serais seule, une heure de plus dans ma semaine. Quelques semaines plus tard, maman m'annonça que le curé du village d'en bas (oui, il y avait le village et les gens d'en bas et les gens de la colline : c'est drôle car j'avais une amie qui portait le même prénom que moi et pendant longtemps, on se différenciait en s'appelant Catherine d'en bas et Catherine de la colline) donnait des cours de catéchisme à côté de l'église mais il fallait descendre la colline à pied et remonter à pied après. Même si cette perspective ne m'enchantait guère, je me disais qu'au moins, je retrouverais ce cocon, cette chaleur pendant une heure. Mais j'étais loin de la vérité. D'abord, ce n'est pas le curé mais une dame, sèche et froide, qui nous « enseignait » le catéchisme.

LA, STOP ! Oui, je crois que c'est à cet instant précis, la rencontre où nous n'avions aucun mot à dire, juste écouter et acquiescer, oui, c'est à ce moment précis qu'une faille s'est ouverte, anodine, inaperçue mais bien réelle. À partir de là, la préadolescente que j'étais, hypersensible, curieuse, avide de comprendre, a été muselée. Oh, comme j'étais bien élevée et docile, je ne me suis pas plainte mais les cours n'avaient plus la même saveur qu'avant. À l'école, je n'avais ni deux ni trois mais bel et bien qu'une seule amie ; à la maison, j'étais seule dans mon silence et au catéchisme, même en étant entourée d'autres jeunes, je me sentais seule aussi. Je n'avais plus foi qu'en une seule et unique chose : l'école. Je réussissais, on répondait à mes questions : j'étais mise en valeur.

Vint le jour de la première (et dernière) communion. Il y avait moi, les cheveux roux, lisses, une épaisse frange, un visage encore poupon, une aube blanche, une croix en bois et la famille, y compris celle qui s'était déplacée de loin (région parisienne alors que je suis iséroise). Dans le village, c'était un samedi matin ensoleillé. Tout d'abord, tout est un peu brouillon et bruyant : les amis, les familles, les communiantes sur le parvis de l'église qui se trouve en haut de quelques marches menant à la double porte en bois du XIX^e siècle. Puis, le

curé met un peu d'ordre en rassemblant les communiantes, les uns derrière les autres, filles et garçons mélangés. Les « spectateurs » sont déjà à l'intérieur et se mettent debout dès que l'orgue se fait entendre alors que le curé donne les dernières consignes aux communiantes. Il entre en silence et nous le suivons, dans le même silence. Je ne sais pas ce que ressentent les autres mais moi, j'ai le trac. J'ai peur de tomber ou de faire une bêtise. Le temps et la messe passent jusqu'au moment de nos vœux et notre marche jusqu'à l'autel pour recevoir l'hostie. Après avoir prononcé correctement « amen » pour répondre à « voici le corps du Christ », je peux enfin souffler, moi la gaffeuse de service, et profiter de l'hostie qui fond peu à peu, assez rapidement dans les faits. Enfin, après les remerciements et les dernières discussions, toute ma famille et moi allons manger et célébrer cette communion au restaurant. Je me souviens encore de cette immense table qui traversait la salle du restaurant et des cadeaux dont ceux de mes deux grands-mères. L'une m'avait offert un bracelet en argent et l'autre une montre au bracelet marron. Je les ai égarés tous les deux, il y a longtemps : bizarre non ? Ce qui me peine encore plus : je devrais me souvenir de la cérémonie et non du restaurant. Quand je vous dis qu'il y avait une faille !

D'aussi loin que je m'en souviens, ma communion a été le début de la fin. Je ne me rendais plus à l'église et d'autres préoccupations m'encombraient l'esprit. Ma scolarité prenait énormément de place ; je n'avais pas d'amies ; je n'avais pas d'activités extrascolaires ; chez moi, j'étais très discrète et dans mon monde pour ne pas déranger. Le seul soleil, c'était ma grand-mère maternelle qui habitait dans une résidence pour personnes âgées. L'après-midi, quand j'étais au collège et que je finissais à 16 heures, au lieu de prendre le bus pour rentrer chez moi plus tôt, j'allais partager de merveilleux moments avec elle et je repartais avec le bus de 17 heures. Nous parlions de tout et de rien dans le petit deux-pièces qu'elle occupait, petit mais cosy. Une fois rentrée à la maison, je replongeais dans ma solitude, ma prison intérieure. Une fois au lycée, je n'ai pas pu continuer ces moments avec elle car la distance était trop importante et les heures de cours plus allongées dans la journée. Je la voyais seulement le dimanche quand ma mère et moi y allions en voiture (non, même douée, je ne conduisais pas à 15 ni à 17 ans !). Le vide que ma grand-mère remplissait de sa lumière a été envahi par des ombres noires qui me creusaient le ventre et me donnaient des idées sombres et effrayantes. Pendant la journée, j'étais occupée au lycée, donc, ces monstres comme je les appelais me laissaient tranquille. Mais